

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

—C'est facile et ce sera simple : Nous avons besoin d'un homme d'exécution, nous ne pouvons trouver mieux que vous et nous vous acceptons pour collaborateur... Une large part du bénéfice de l'affaire vous sera réservée, je m'en porte garant, mais, pour que vous soyez admis à faire partie de la société des *Cinq*, vous devez être agréé d'abord par nos deux autres collègues, sans l'avis desquels il nous est interdit de prendre une détermination importante... C'est l'article fondamental des statuts.

—Je vais dès aujourd'hui leur écrire pour les mettre au courant de ce qui vient de se passer, et les sonder au sujet de votre admission...

—Leur réponse ne tardera guère et sera favorable, je n'en doute point ; cependant, jusqu'à ce qu'elle arrive, vous ne pouvez être et vous ne serez pour nous qu'un collaborateur, utile, indispensable même, mais non un associé... Cela vous convient-il ?

—Il le faut bien... répondit Maurice en repliant et en mettant dans sa poche la lettre de Michel Brémont et la grille.

—D'ef, vous acceptez la situation provisoire ?

—Je l'accepte.

—C'est bien. Demain nous arrêterons notre plan.

—Il sera d'une simplicité toute primitive ! s'écria le jeune homme. Il ne s'agit que de retrouver la famille Bressolles et Simone...

—Sans doute, mais les recherches doivent être entourées de précautions dont nous parlerons demain... Pour le moment j'ai une question à vous adresser...

—Faites...

—Les papiers que vous nous avez montrés ne sont que des copies...

—Oui...

—Que sont devenus les originaux ?

—Je les ai et je les garde...

—Vous vous défiez de nous... fit Lartigues en souriant.

—Ne vous connaissant pas, je m'en défiais naturellement beaucoup... Je venais me livrer à vous... L'idée de me supprimer pouvait fort bien vous traverser l'esprit... Les originaux demeurés en mon pouvoir, et remis peut-être par moi sous enveloppe à un tiers chargé d'en faire usage si je ne réparaisais point, constituaient ma sauvegarde... Je suis convaincu que vous m'approuvez et que vous auriez agi de même à ma place.

—Vous avez raison de le croire... dit le faux abbé. Mais les pièces en question sont dangereuses...

—Je le sais bien...

—Je ne vous propose pas de les détruire, seulement, dans votre intérêt aussi bien que dans le nôtre, il faudra les mettre en une cachette introuvable... Quant à cette copie de votre écriture, elle ne sortira plus de mes mains...

—C'est vous maintenant qui vous défiez, fit Maurice en souriant à son tour.

—Vous avez pris vos sûretés, il est trop juste que nous prenions les nôtres... Maintenant, un bon conseil.

—Je suis prêt à l'entendre et décidé d'avance à le suivre.

—Agissez franchement avec nous... Si vous tentiez de nous tromper, il vous arriverait malheur.

—Cette menace était inutile... J'agirai franchement... Mon intérêt me le commande, puisque j'aurai désormais ma part de tout danger qui menacerait l'association... Et, à ce sujet, ne craignez-vous pas que les deux cadavres soient reconnus à la Morgue où certainement on les a portés ?

—Nous ne le craignons guère... répliqua Verdier... Il faudrait pour cela un hasard invraisemblable... Jenny Staal n'était à Paris que depuis quinze jours et sortait le visage caché sous un voile épais... Elle demeurait avec moi et on peut la croire repartie... Quant à Jonathan Wild, il avait quitté Paris depuis vingt ans.

—Soit... mais Jenny et Jonathan étaient connus quelque part, et la marque de leur linge peut servir de point de départ pour une enquête...

—Cela se pourrait, en effet, si nous n'avions la précaution pour nous-même, et si nous ne l'imposions à ceux qui nous servent, de porter du linge sans marque ou avec marque de fantaisie ne pouvant fournir qu'un indice trompeur, de nature à dérouter les recherches... Faites votre profit de ce que je viens de vous apprendre...

—Je le ferai, et en toutes choses je suivrai vos conseils...

—Ce sera prudent... Comment vous nommez-vous ?

—Maurice...

—C'est un nom de baptême, cela... Votre autre nom ?

—Mon véritable nom, je l'ignore... Je vous ai dit qu'un mystère entourait ma naissance ; mais, pour ne point avoir l'air d'un enfant trouvé je me fais appeler *Vasseur*...

Vous avez vingt-quatre ans ?

—A peu près.

—Vous demeurez ?

—Rue de Navarin, numéro 9.

Lartigues écrivit l'adresse sur son agenda.

—Demain matin, dit-il, vous recevrez un mot de moi vous assignant un rendez-vous...

—En quel endroit ? demanda Maurice.

—Je n'en sais rien encore...

—Pourquoi pas ici ?

—Aujourd'hui même je quitterai cet hôtel... C'est une mesure de sûreté indispensable, et j'ignore où j'irai loger.

—Avez-vous besoin d'argent ? interrogea Verdier.

—Oui, puisque je suis pauvre et que je vous ai rendu les cent mille francs...

Le faux abbé Méryss défit la liasse de billets de banque.

Il en tendit vingt-cinq à Maurice.

—Voici de quoi prendre patience... dit-il. Evitez le jeu, les parties de plaisir bruyantes, tout ce qui pourrait enfin attirer sur vous l'attention de la police ou même causer quelque surprise aux gens qui connaissent vos habitudes... Ces vingt-cinq mille francs vous suffisent-ils ?

—Provisoirement, oui. Ne voulez-vous pas que je commence aujourd'hui même des recherches sur la famille Bressolles ?...

—C'est inutile.

—Dois-je rester dans l'inaction ?

—Non. Occupez-vous des agissements du parquet

et de la Préfecture, que la découverte du double assassinat doit avoir mis sens dessus dessous... Il peut être utile de se tenir au courant... observez donc, mais avec prudence...

—Soyez tranquille...

—Pour le moment nous n'avons plus rien à nous dire... Séparons-nous et à demain...

Les deux membres de la société des *Cinq* serrèrent les mains de Maurice avec l'apparence de la plus parfaite cordialité, et le jeune homme quitta, joyeux et triomphant, l'appartement No 17.

—Allons, murmurait-il en descendant l'escalier de l'hôtel des Pays-Bas, me voilà dans ma sphère... J'ai le pied à l'étrier et la monture est bonne ! j'irai loin !...

Après une conversation qui dura près d'une heure et dans laquelle furent prises des déterminations importantes. Verdier quitta Lartigues.

Ce dernier descendit aussitôt après au bureau de l'hôtel, paya sa note, envoya chercher une voiture, fit charger sur cette voiture son bagage, et donna l'ordre de le conduire à la gare de Lyon, où il déposa ses malles à la consigne.

Ceci fait, il quitta le chemin de fer, gagna de son pied léger la place de la Bastille, et monta sur l'omnibus allant à la Madeleine.

Il mit pied à terre boulevard du Temple, en face du passage Vendôme qu'il traversa pour se rendre rue Béranger.

Là il tourna à gauche et il entra dans la maison qu'habitait Verdier.

—M. Martin ? demanda-t-il au concierge qui répondit :

—Je sais... Merci...

Et Lartigues se dirigea vers la cour.

XXII

Dans la maison de la rue Béranger on connaissait Verdier sous le nom de Martin, comme locataire de l'appartement du troisième étage du bâtiment donnant sur la cour.

Quant au logement d'où nous avons vu sortir Verdier déguisé en ecclésiastique, il était loué par un petit rentier du nom de *Marchais*, qui vivait seul et très retiré, faisant ses provisions d'avance, et ne se montrant pour ainsi dire que le jour du terme, encore descendait-il son argent chez le concierge.

Il recevait peu de lettres, jamais de visites, payait exactement et donnait au jour de l'an de larges étrennes à son portier ; celui-ci l'avait en très haute estime depuis huit ou dix ans qu'il habitait la rue Béranger, et trouvait toute naturelle son existence un peu mystérieuse.

Avons-nous besoin de dire que ce M. Marchais n'était autre que Verdier lui-même.

Martin et Marchais, n'habitant ni le même corps de logis, ni le même étage, passaient aux yeux de tout le monde pour des individualités parfaitement distinctes.

Lartigues sonna très doucement et à deux reprises à la porte du prétendu Martin.

Cette porte lui fut ouverte par Verdier lui-même